

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉNANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chef J.-B. Pandon et Fils, 25, Chaussée d'Alsenberg, à Saint-Gilles-Bruxelles.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 19, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 02, 3 39, 5 18, 6 45, 7 33, 8 32, 9 33, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 7 17, 8 18, 10 22, 11 25. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 18, 4 40, 5 20, 6 55, 8 00, 10 05, 11 45. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 7 10, 8 08, 9 40, 11 35, 12 15, 1 55, 3 31, 5 08, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05. DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 36 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 04 soir.

BOURSE DE PARIS

DU 19 OCTOBRE	
3 0/0	62 00
4 1/2	89 00
Emprunts (5 0/0)	99 22 1/2
DU 20 OCTOBRE	
3 0/0	61 75
4 1/2	88 75
Emprunts (5 0/0)	99 20

ROUBAIX, 20 OCTOBRE 1874

A l'appui de ses allégations, M. le baron Stoffel invoque l'instruction et le rapport qui ont précédé l'ordonnance de non lieu, rendue par M. le ministre de la guerre, le 13 juillet 1874, et prétend reproduire, quant au fond, sinon dans la forme, les dépositions des témoins entendus dans l'instruction.

Or, il n'est aucune de ces dépositions qui n'ait été dénaturée par l'analyse qu'il en donne.

Pour apprécier toute la gravité des erreurs commises, il suffira de rapprocher de l'une des allégations sur lesquelles il insiste le plus, ce seul passage du rapport: « Il est établi aujourd'hui que le colonel d'Abzac n'a nullement vu les agents Miès et Rabasse. »

Quant aux conséquences que M. le baron Stoffel entend tirer de l'ordonnance de non lieu, il suffit, pour démontrer combien elles sont peu justifiées, de rappeler que cette ordonnance est motivée sur ce considérant que les faits relevés à la charge de M. Stoffel ne tombaient pas sous le coup d'un texte précis de la loi.

L'Angleterre a, depuis quatre ans, dans la Méditerranée, deux belles frégates, la *Défense* et la *Monarque*; toutes deux ont l'ordre de se mettre à la disposition du Pape, la première pour recevoir la personne de Sa Sainteté et de ses prélats, la seconde pour servir de transport. La *Défense* est une puissante construite; elle porte 54 canons, a 174 pieds de long et est aménagée avec un luxe royal; le *Monarque* n'est pas inférieur en force. Ces deux frégates se tiennent tantôt à Malte, tantôt à Syracuse.

Dans une lettre que vient d'adresser M. de Moltke à l'auteur d'un ouvrage sur la guerre de 1870-71, nous lisons la phrase suivante:

« Une guerre régulière est comme un orage qui ravage rapidement une contrée, mais la féconde en même temps. »

Ah! qu'en termes généraux ces choses-là sont mises!

C'est à donner envie d'aller féconder l'Allemagne.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 19 octobre.

Dans les élections du 18, les républicains et radicaux n'ont guère à se féliciter que de celle de M. Senard, car, dans les Alpes-Maritimes, le résultat est très disputé et, dans le Pas-de-Calais, il y a ballottage comme je vous l'avais fait pressentir. Dans le Pas-de-Calais, ainsi que nous l'avons vu dans le *Calvados* et dans *Maine-et-Loire*, si les conservateurs étaient restés unis, comme en 1871, ils auraient une forte majorité sur les républicains et radicaux.

Ce même correspondant du Midi dont vous avez remarqué les communications, m'écrit pour me signaler certaines manœuvres des candidats républicains pour capter les suffrages des électeurs. Ainsi, par exemple, dans les départements de l'Ardèche et de la Drôme, mon honorable correspondant a constaté que certains candidats républicains, placés ou non en présence de concurrents patronés par les journaux révolutionnaires, se présentent, dans leurs visites particulières, comme conservateurs, non seulement auprès des personnes notables, mais en même temps auprès du clergé, ce qui ne manque pas d'outrecuidance; voilà comment ils ont pu, dans les dernières élections pour les conseils généraux, obtenir des voix

parmi les conservateurs, trop faciles à duper. Soyez certains que c'est là le secret d'un certain nombre de nominations républicaines qui paraissent inexplicables. Ces résultats tendraient donc à prouver que si, dans certaines localités, des républicains ont été élus, cela ne prouve nullement que la France soit républicaine, puisqu'ils ont exploité les sentiments catholiques et monarchiques, qui vivent encore, Dieu merci, dans le cœur de la majorité de la nation.

La *Correspondance de l'Empire d'Allemagne* dit que l'état de santé du comte d'Arnim a empiré ces derniers jours. M. d'Arnim est soigné par les médecins de l'hospice, qui se sont naturellement entendus avec le médecin du comte sur le traitement que doit suivre ce dernier.

M. le comte de Chambord vient d'envoyer aux R. R. P. de la Compagnie de Jésus, directeurs des *Etudes religieuses et philosophiques*, vingt photographies de la Dauphine, mère du roi Louis XVI, d'après un magnifique portrait que possède le chef de la Maison de Bourbon. Cet envoi a été fait pour reconnaître le vif intérêt avec lequel M. le comte de Chambord lit, dans ce précieux recueil, les documents inédits sur la vie de Marie-Josèphe, princesse de Saxe, mère de Louis XVI. Cette vie était peu connue jusqu'à ce jour, et les documents publiés par le P. Régault dans les *Etudes* sont une véritable révélation historique.

P. S. — Ce soir, la *Presse* se prononce pour la mise en disponibilité du préfet des Alpes-Maritimes et pour la révocation du maire de Nice, pour avoir donné leur appui aux candidatures de MM. Roissard et Durandy.

Quant à M. de Nadailiac, préfet des Basses-Pyrénées, la *Presse* estime que le dernier *Memorandum* espagnol a rendu, pour assez longtemps du moins, son déplacement impossible.

Le prince de Galles sera mercredi et jeudi l'hôte de Mgr le duc d'Aumale, à Chantilly.

Il y aura mercredi chasse à tir et jeudi chasse à courre. Plusieurs notabilités du monde légitimiste et orléaniste ont été invitées à rencontrer le prince de Galles à Chantilly et à prendre part aux chasses.

DE SAINT-CHÉRON.

ÉTRANGER

ESPAGNE. — On lit dans la *Voix de la Patrie*:

« Parmi les curieux paragraphes que nous avons rencontrés dans un *Memorandum* plus curieux encore, adressé au gouvernement français par l'ambassadeur de M. Serrano, nous trouvons les lignes suivantes, sur lesquelles nous appelons l'attention de nos lecteurs:

« La protection du gouvernement français à l'égard des carlistes est évidente. »

« Afin de prouver aux journaux libéraux que les aveux ne nous coûtent point, voici une déclaration dont nous espérons bien leur voir prendre bonne note:

« Nous sommes convaincus que le gouvernement français protège les carlistes, et tout spécialement M. de Nadailiac. En voici une épreuve:

« Ont été expulsés du territoire français des hommes mariés à des Françaises, propriétaires en France, où ils habitaient depuis vingt ans; leur unique crime consistait à avoir de la sympathie pour les carlistes, ayant obtenu autrefois, conformément aux lois internationales, le droit de voisinage. »

« Beaucoup d'autres carlistes viennent d'être internés au nord de la Loire, pour l'énorme délit de vivre en France, aujourd'hui.

On lit dans le *Journal officiel*: Dans une brochure intitulée « la dépeinte du 20 août 1870 », M. le baron Stoffel, colonel en retraite, a cru devoir discuter des témoignages entendus dans le procès de M. Bazaine, en reouvellant contre le magistrat-rapporteur de ce procès des attaques dont les tribunaux ont déjà fait justice.

Fauilleton du Journal de Roubaix
DU 21 OCTOBRE 1874.

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M^{me} CRAVEN.
(Suite.)
XLIII.

La perte d'un enfant semble, il est vrai, aux indifférents, ne pouvoir frapper d'autre cœur que celui de sa mère. Le mien, cependant, saignait à grands flots, et la mort soudaine de l'angélique petite créature que j'avais tant aimée, ainsi que la séparation qui l'avait trop vite suivie, rendaient maintenant douloureuse pour moi, au delà de toute expression, l'heure de ce départ désiré avec tant d'ardeur et au prix de sacrifices qui, jusque-là, ne m'avaient point semblé dignes d'être comptés. Certes, la parole déjà citée ne s'applique pas moins aux affections de la terre qu'au sentiment divin qui les domine et les renferme tous. « L'on ne vit sans douleur dans aucun amour. » Cela est indubitable; plus la tendresse est exquise, plus la souffrance, qu'elle traîne à sa suite, est redoutable! Mais, en revanche, à mesure que ces blessures cruelles se multiplient, l'amour stable et suprême leur apporte un remède en grandissant lui-même et pouvant suppléer seul à toutes ces joies brisées. Seul aussi, cependant, il donne

la promesse et le gage de leur infaillible retour et de leur immortelle durée!

Aussi, quelle que fût la tristesse de cette heure, quelle que fût la désolation avec laquelle je regardais au loin, sur la hauteur, le couvent où Stella était demeurée près de ma sœur et où je venais de les quitter avec tant de larmes; quelles que fussent, en un mot, les impressions de toute nature qui se réunissaient pour m'accabler, il me semblait, en dépit d'elles, vivre dans une vérité plus haute et dans une liberté plus grande que lorsque, pour la première fois, environnée de mes illusions et de mes espérances mensongères, j'avais traversé ce golfe dans tout l'enivrement de mon rayonnant bonheur!

Ces pensées et bien d'autres me traversaient l'esprit, tandis que le bateau traçait rapidement son sillon sur la mer et que peu à peu le dernier contour des côtes d'Italie devenait plus indistinct et disparaissait enfin à mes yeux pour toujours. La nuit vint, les étoiles se levèrent, l'heure s'avança, mais je demeurai à la place où j'étais sans pouvoir me résoudre à la quitter.

Cette solitude en mer, la plus profonde de toutes, parle à l'âme un langage qui n'appartient qu'à elle seule. Je l'écoutais avec l'attention la plus recueillie, bénissant Dieu de m'avoir appris à y reconnaître sa voix et cherchant à n'écouter qu'elle, pendant cette trêve d'immobilité et de repos qui séparait la phase achevée de ma vie de celle qui allait commencer dans des conditions

obscurcs et nouvelles.

Je ne m'arrêtais point à Marseille, car j'étais impatient d'arriver. Et cependant, malgré l'appel auquel j'obéisais en ce moment, je n'étais point sans inquiétude sur l'accueil que je recevrais. Je connaissais la mobilité des impressions de Lorenzo, et la lettre que j'avais reçue de lui ne m'était point un sûr garant de la disposition dans laquelle je le trouverais. En effet, lorsqu'en arrivant je l'aperçus à la gare, je ne sus d'abord qu'en penser. Il était pâle, agité et sombre, et il dissimulait avec peine une souffrance que ses traits exprimaient beaucoup plus clairement que la joie de me revoir. Je sentis trembler le bras sur lequel je m'appuyai, et je gardai moi-même le silence, interdite et troublée.

Il me fit traverser rapidement la foule, me plaça dans une voiture, y fit monter Ottavia près de moi, puis il ferma la portière, d'un air contraint, en me disant qu'il allait me précéder.

Je fus d'abord étonnée de me trouver ainsi, de nouveau, séparée de lui lorsqu'à peine je l'avais revu. Mais, à son embarras, à la pénible confusion que trahissait son regard, je crus deviner ce qui se passait en lui et j'en fus émue. Pauvre Lorenzo! ce n'était point en effet ainsi qu'il avait amenée naguère sous son toit sa jeune épouse. Ce n'était point là le sort qu'il s'était plu à lui dépeindre et à lui promettre d'avance. Ce moment était le premier où l'immense changement de fortune qu'il avait subi

allait apparaître aux yeux de la femme qu'il avait outragée et de laquelle il n'osait plus attendre ce sentiment qui suffit à tout et rend tous les sacrifices légers.

Dans ce moment, je le compris, il regretta de m'avoir appelée près de lui.

Après un long trajet, nous parvîmes enfin au bout d'une rue située à l'extrémité du faubourg Saint-Germain. Là, nous entrâmes dans une petite cour, et la voiture s'arrêta devant une porte de très-modeste apparence.

Toutefois, la maison à laquelle elle donnait accès, extérieurement revêtue de plantes grimpantes qui dissimulaient la teinte rougeâtre de ses murs, avait un aspect pittoresque qui n'appartient guère, à Paris, à aucune demeure, grande ou petite. L'œil artiste de Lorenzo avait su la découvrir, et il avait tout aussi bien su en diriger l'arrangement intérieur. Aussi, lorsqu'il me fit entrer dans un salon, donnant sur un petit parterre tout rempli de fleurs, et au delà duquel on apercevait les grands arbres d'un jardin adjacent, en sorte qu'au milieu de Paris on pouvait se croire dans une solitude champêtre; lorsqu'il me fit parcourir en entier avec lui ce rez-de-chaussée où tout était simple et rien n'était vulgaire, où partout je trouvais à la fois la trace de son goût et celle de sa sollicitude pour moi; lorsque surtout je vis, dans son cabinet de travail et dans son atelier, tous les indices de ses habitudes reprises de travail assidu et de sérieuse étude, une

joie telle me remplît le cœur et rayonna dans mes yeux, qu'il ne put s'y méprendre.

Alors je vis se dissiper le nuage qui voilait son front.

« Est-ce possible?... est-ce vrai? me dit-il, tu es assis! Ginevra? et je puis sans remords accepter ici ta présence? »

Des larmes d'attendrissement me vinrent aux yeux.

« En vérité, lui dis-je avec une sincérité sur laquelle il ne pouvait se méprendre, cette soi-disant grande catastrophe ne fait que m'enlever les choses auxquelles je ne tenais pas, et elle me donne ici tout ce qui me plaît et presque tout ce que je désire.

Je le regardai en hésitant, ne sachant pas encore ce qu'il m'était permis de lui dire. Mais ce regard me donna du courage et je poursuivis avec émotion:

« Dis-moi, à ton tour, que tu ne regrettes rien et que ma présence te suffit, et je te le jure, Lorenzo, cette heure sera la plus heureuse de ma vie.

Alors, au lieu de me répondre, il se mit à genoux près du petit divan où je m'étais assise, et je vis briller dans ses yeux cette lumière apparue naguère dans de trop rapides instants. Non pas, maintenant, comme alors, fugitive et incertaine, mais calme, stable, profonde.

« Ginevra, me dit-il, si je viens aujourd'hui te dire que la raison m'est rendue, que je suis à jamais revenu de ma détestable aberration, que je te revois telle que je te vis lorsque tu fis évanouir